

Les enfants de Refus global ou quand la réalité rattrape le rêve

Christiane Lahaie

Number 111, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56294ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lahaie, C. (1998). Review of [Les enfants de Refus global ou quand la réalité rattrape le rêve]. *Québec français*, (111), 93-95.

les DE REFUS GLOBAL enfants

ou quand la réalité rattrape le rêve

PAR CHRISTIANE LAHAIE

Ce petit film pourtant sans prétention de Manon Barbeau aura fait couler beaucoup d'encre et suscité moult controverses. Or, il faut bien le dire, Barbeau a fait preuve d'une grande naïveté en croyant qu'elle pourrait traiter impunément d'un tel sujet, à savoir les séquelles laissées par la publication de *Refus global* auprès des familles des signataires. Le ton de la confiance et du recueillement adopté dans ce long métrage n'empêche pas qu'il porte un jugement sévère sur un monument de notre histoire nationale et qu'il ressemble, pour plusieurs, à une trahison. En tout cas, c'est ainsi qu'on pourrait expliquer le remous provoqué par ce film touchant et presque maladroit à force d'authenticité.



Manon Barbeau, la réalisatrice.

OUI *Les enfants de Refus global* choque, inter-
pelle, puis laisse songeur. Sans doute
parce qu'il fait voir l'envers de la médaille,
c'est-à-dire l'abandon par leurs parents de
nombreux enfants, et le prix à payer pour
conquérir sa liberté. Sans doute aussi parce
qu'il pose des questions fondamentales au
terme d'un siècle où l'individualisme
triomphe en Occident, que la latitude des
uns brime celle des autres, et que la res-
ponsabilité parentale s'exerce dans des
conditions de plus en plus complexes.

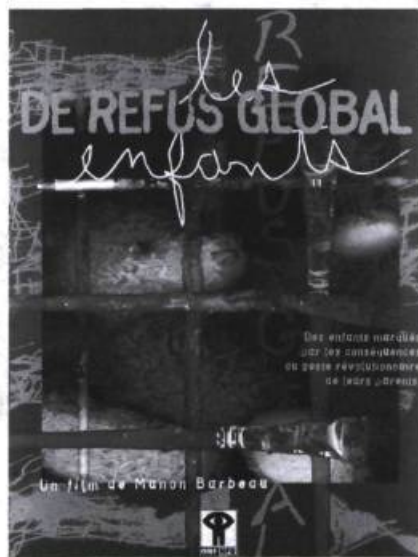
Au départ, le film de Manon Barbeau,
fille du peintre Marcel Barbeau, l'un des
signataires de *Refus global*, a toutes les
apparences d'un documentaire tel qu'on
le conçoit généralement à l'Office nation-
al du film : plans fixes de photos d'ar-
chives, images d'une procession religieuse
où les beaux jours de la Grande Noirceur
et l'influence du clergé et de Maurice
Duplessis sont évoqués. En arrière-fond
sonore : un passage de *Refus global* où l'on
énumère les multiples formes que la peur
pouvait revêtir au Québec, et que Paul-
Émile Borduas a si clairement dénoncées.
Puis le couperet tombe : le divorce des
parents Barbeau a eu des conséquences
néfastes. Il importe donc à présent de mes-
urer l'impact de la prise de position idéo-
logique des signataires de ce manifeste sur
leur descendance. Mais attention ! Toutes
les ressources possibles sont mises à con-
tribution : témoignages d'enfants, de si-
gnataires survivants, documents d'archi-
ves, œuvres d'art, etc.

Par ailleurs, la démarche documen-
taire préconisée par la réalisatrice, et
qu'elle voyait d'emblée comme la re-
constitution d'un casse-tête, lui donne
l'occasion de renouer avec François Bar-
beau, son frère schizophrène qu'elle re-
trouve non sans émotion. C'est de la bou-
che de cet être tourmenté par des voix
intérieures qui l'arrachent souvent à la
réalité qu'émergent les plus belles paro-
les du film : « Mon père a été chanceux
de pouvoir signer un tel manifeste. Moi,
je n'ai pas la liberté de rechercher la li-
berté ». Se succèdent alors de nombreu-
ses interviews avec des signataires et
quelques-uns de leurs enfants, entrecou-
pées de réflexions de Barbeau et de son
frère qui, ensemble, tentent de remonter
à leurs origines.

On rencontre d'abord Madeleine
Arbour qui, tout en entremêlant la Para-

bole des talents et l'histoire du Fils prodi-
gale, assure que la famille n'a jamais consti-
tué pour elle une entrave à la liberté. Si
ce témoignage a de quoi rassurer, il n'en
va pas de même pour les suivants. Car
Marcelle Ferron raconte de façon ellipti-
que les difficultés qu'elle a rencontrées
lors de sa séparation, puis de la lutte qui a
entouré la garde de ses enfants. Plus ou
moins habilement, Ferron élude la ques-
tion des possibles retombées auprès des
siens de sa prise de position en faveur
d'une totale autonomie. Et tout un ba-
taillon d'anges passe...

Renée Borduas, fille de l'auteur de
Refus global, livre pour sa part un témoi-
gnage aussi émouvant que contradictoire.
Sa personnalité étrange, les incohérences



dont elle émaille son discours, montrent
à quel point il semble difficile de concilier
responsabilité et liberté. Elle parle
d'un père absent, mais présent à travers
sa peinture, de l'avant et de l'après *Refus
global*, des traumatismes qu'a suscités le
revers subi par Borduas à la suite de la
publication du manifeste, de l'exil et de
la mort. Jamais Renée Borduas ne juge
son père ; jamais elle n'exprime le mou-
dre ressentiment à son endroit. Rien
qu'une grande solitude, une infinie tris-
tesse. En parallèle, Manon Barbeau offre
le témoignage de son propre père, qui ex-
plique en quoi les contemporains de
Borduas éprouvaient le besoin de mieux
respirer, de lutter contre une structure so-
ciale fermée. Plutôt taciturne, Barbeau fait
la différence entre l'image du père tradi-
tionnel et pourvoyeur, et le père spirituel
qui impose ses idées, mais sans jamais

préciser lequel des deux rôles il aurait fi-
nalement préféré endosser.

Les deux filles de Jean-Paul Riopelle,
Sylvie qui vit en France, et Iseult, restée à
Montréal, livrent ensuite leur version des
faits. Alors que la première s'entoure de
ses rejetons et de ses chats, qu'elle parle
de sa crainte perpétuelle d'être abandon-
née et de son identité incertaine, la se-
conde se montre évasive, mentionne son
héritage difficile à assumer, parle de la dis-
tance, de la création qui passe avant les
enfants. Le meilleur, dit-elle, c'est que
cela donne des gens extraordinaires. Le
pire : vaut mieux ne pas en parler. À ce
moment-là, les yeux d'Iseult Riopelle
prennent la couleur de la pluie. Et d'autres
anges passent... Mais le moment fort de
ce curieux documentaire reste le portrait
déconcertant de Jean-Paul Riopelle lui-
même. Cet homme vieilli, au regard
fuyant, au discours hachuré et terriblement
noir, incarne à lui seul la désillusion et la
fin d'un rêve. « Par esprit de contradic-
tion » : voilà pourquoi Riopelle a signé
Refus global. Il n'est pas déçu, prétend-il,
mais tout a été trop rapide. Et cet homme
manifestement tourmenté, négatif et in-
quiet, qui s'enivre « pour se noyer », ne
peut pas supporter le soleil, ni la beauté
du fleuve qui coule à ses pieds.

Manon Barbeau en profite pour pour-
suivre sur cette lancée et fait état des ten-
dances autodestructrices de certains signa-
taires, notamment Murielle Guilbault et
Claude Gauvreau qui ont, tous deux, fini
par se suicider. L'exposé de François Bar-
beau, sur la religion, sur la protection que
lui assureraient ses anges gardiens agit alors
en contrepoint, comme pour insister sur la
subjectivité de toute chose, sur la confiance
qu'il faut entretenir envers la vie, en dépit
de tout. À ce stade, on a l'impression que
des nuances s'imposent : quelques lettres
des parents Barbeau sont lues, « on est al-
lés trop loin, trop vite » revenant tel un leit-
motiv. Maurice Perron précise, quant à lui,
que c'est la pauvreté qui a divisé les cou-
ples, et non la politique. Et pourtant...

Katerine Mousseau, fille du peintre
Jean-Paul Mousseau, a beau affirmer
qu'elle n'a pas souffert de la violence fami-
liale et du rejet dont elle a fait l'objet,
on n'en croit rien. Et lorsque la réalisatrice
éclate en sanglots devant une toile peinte
par sa mère, Suzanne Meloche, on ne sait
plus comment réagir. Faut-il partager ce
chagrin ? Faut-il s'en distancier ? Ne som-
mes-nous pas ici un peu trop voyeurs ? Que

veut nous dire Barbeau à la fin ? Tel un baume, les propos de Paulo Borduas, décédé peu après la fin du tournage, arrivent à point nommé. Ce dernier n'hésite pas à admettre qu'il a été révolté par le rejet de ses parents, qu'il a dû fuir pour se retrouver, puis qu'il a tout pardonné à son père. La vie, c'est parfois marcher sur des charbons ardents, dit-il, mais « c'est dans le feu qu'on danse ».

Barbeau raconte qu'elle a essayé un refus en essayant de reprendre contact avec sa mère, et admet que, pour donner, il faut avoir reçu. On a le cœur dans la gorge. Une des dernières scènes, celle où François Barbeau aligne ses toutous en peluche en les désignant les uns après les autres par leur nom, achève de nous bouleverser. Tout le vide affectif, toute l'imaturité émotive de ces êtres meurtris nous frappent en plein visage.

On peut se demander de quoi il est réellement question dans *Les enfants de Refus global*, tant le destin de ces individus ressemble à celui des enfants d'aujourd'hui, eux-mêmes souvent ballottés entre leurs parents divorcés. Parle-t-on vraiment de *Refus global* ou de la société québécoise tout entière qui, pour entrer dans la modernité, a sacrifié les valeurs liées à la stabilité, comme la famille et le mariage, puisque tous deux appartiennent au passé ? Si le destin de ces adultes incomplets a été exceptionnel dans les années 1950, il ne l'est certes plus aujourd'hui. Le discours de parents invoquant le droit à la liberté, à l'expression, les enfants qui souffrent, et le malaise de tous ne sont-ils pas au cœur de notre évolution sociale pour le moins problématique ? Y a-t-il une réelle possibilité de concilier tout cela ? À qui la faute ? Est-ce bien important ?

Que Barbeau le veuille ou non, — et les images qu'elle livre d'elle-même et de son rapport avec son père en disent long là-dessus —, *Les enfants de Refus global* s'avère finalement le procès d'une société qui a voulu réinventer les rapports familiaux, en bousculant sans discernement des structures malgré tout étouffantes. En somme, ce petit film aux moyens techniques limités, à la facture modeste, est allé « trop vite, trop loin », plus loin en tout cas que là où Barbeau voulait apparemment l'emmener. Qu'on l'ait prévu ou non, *Les enfants de Refus global* pose au moins deux graves questions : dans quelles conditions la liberté peut-elle véritablement s'exercer et à quel prix ?

* Merci à la direction du Cinéma *Le Clap* pour son excellente collaboration.

Sa démarche documentaire donne l'occasion à Manon Barbeau de renouer avec François Barbeau, son frère schizophrène qu'elle retrouve non sans émotion. C'est de la bouche de cet être tourmenté par des voix intérieures qui l'arrachent souvent à la réalité qu'émergent les plus belles paroles du film : « Mon père a été chanceux de pouvoir signer un tel manifeste. Moi, je n'ai pas la liberté de rechercher la liberté ».

